

opusdei.org

La sainteté deux par deux : la vie de Tomás Alvira et Paquita Domínguez

Traduction de l'article de la revue "Misión" publié le 27 mars 2021. Dimanche 4 février, le philosophe Rafael Alvira est décédé. En guise d'hommage, nous avons conservé l'entretien que nous avons réalisé avec lui et dans lequel il nous parlait de ses parents, Tomás Alvira et Paquita Domínguez, un couple d'Espagnols actuellement en cours de béatification.

13 déc. 2024

Maria et Luigi Beltrame Quattrochi ont été les premiers couples mariés à monter ensemble sur les autels. Lors de leur béatification en mars 2001, saint Jean-Paul II a voulu confirmer ainsi que le mariage est un chemin de sainteté « possible, beau et extraordinairement fécond, fondamental pour le bien de la famille, de l'Église et de la société ».

En octobre 2015, le pape François a proclamé saints à l'unisson les parents de sainte Thérèse de Lisieux, Zélie et Louis Martin. D'autres couples sont en route vers les autels, comme celui des parents de saint Jean-Paul II lui-même : Émilie et Karol Wojtyła. Cette « nouvelle forme » de sainteté deux par deux n'est pas étrangère à l'Espagne. Nous avons déjà les époux Saint Isidore et Sainte

Maria de la Cabeza, bien qu'ils aient été canonisés indépendamment. Tomás Alvira et Paquita Domínguez pourraient devenir les premiers époux espagnols à être déclarés saints. Après leur mort (il est décédé en 1992 et elle en 1994), leur cause de béatification est en phase finale à Rome, un grand nombre de personnes affirmant avoir reçu des grâces par leur intercession.

« Nous ne savons pas où en est le processus, mais nous savons qu'ils est sur le point de se terminer », expliquent à Misión deux de leurs enfants, Rafael et Pilar Alvira Domínguez. Ils nous accueillent dans la maison du quartier de Salamanca, à Madrid, où leurs parents sont arrivés en 1941, lorsqu'ils ont quitté Saragosse pour s'installer dans la capitale. Plus personne n'y vit, mais les huit enfants - ils étaient neuf au total, mais l'aîné, José María, est décédé alors qu'il n'avait que cinq

ans - ont décidé de conserver la maison dans laquelle ils gardent de bons souvenirs et des objets d'une valeur spirituelle incalculable. Nous aurions pu nous adresser à n'importe lequel des huit (Teresa, Rafael, Pilar, Nieves, Marian, Tomás, María Isabel et Concha), mais c'est le troisième, le philosophe Rafael Alvira, qui prend la parole.

Merci d'avoir voulu nous parler de vos parents. Pourquoi le faites-vous ?

Au début, lorsque le procès de béatification de mes parents a commencé, j'avais honte de parler d'eux, mais on m'a tellement fait parler d'eux que je n'ai plus honte. Naturellement, je le fais aussi parce que je suis content qu'ils soient connus. Beaucoup de gens m'ont dit que leur exemple les aidait. La façon dont j'ai vécu depuis ma naissance me paraissait normale, mais je me

suis rendu compte qu'il y avait des détails dans la vie de mes parents qui n'étaient pas normaux. Le plus difficile est de rendre facile ce qui demande du travail et de la sagesse.

Par exemple ?

Lors d'une interview de ma mère pour un magazine féminin, on lui a demandé : « Est-ce que vous travaillez ? Elle ne travaillait pas pour un salaire en dehors de la maison, mais quand nous allions à l'école, elle sortait pour apporter son aide dans de nombreux projets. Elle a alors répondu : « Je sors pour aider, puis je me dépêche pour être toujours à la maison lorsque mes enfants arrivent et pour pouvoir leur donner un baiser lorsqu'ils rentrent ». Lorsque je l'ai lu, j'ai compris la signification des petits détails de la vie d'une personne....

C'est ce que vous entendez par des détails qui impliquent du travail et de la sagesse ?

Oui, je me souviens qu'un jour, j'ai été invité à une conférence de philosophie et, à la fin des sessions, un groupe de professeurs est allé prendre l'apéritif avant le dîner. L'une des professeurs a raconté l'histoire d'un « enfant-clé ». Je n'avais jamais entendu cette expression auparavant. Elle a expliqué que le père et la mère de l'enfant travaillaient loin de la maison. L'enfant rentrait donc de l'école, ouvrait la porte et attendait l'arrivée de ses parents, qui étaient parfois en retard. Pour qu'il ne perde pas la clé, ils l'accrochaient à son cou. J'ai alors entendu un ami me dire qu'il avait été l'un de ces enfants clés et qu'il n'avait jamais pu l'oublier. Je me suis alors souvenu des paroles de ma mère dans cette interview et j'ai réalisé que, lorsque je rentrais à la

maison, j'avais toujours été accueilli par un baiser de ma mère. Et tout comme elle nous attendait à la porte, j'attendais mon père chaque jour pour lui donner un baiser.

Rembobinons le film. Comment vos parents se sont-ils rencontrés ?

C'était en 1926. Mon grand-père était le directeur de l'école publique où ma mère étudiait. Il a organisé un voyage d'étude à Barcelone avec les élèves de l'école et a demandé à son fils aîné, mon père, de l'accompagner. Dans le train, mon père a vu une jeune femme... Il avait 20 ans et ma mère 14. Il a fallu attendre 13 ans pour qu'ils puissent se marier. Mon père est venu à Madrid à l'âge de 30 ans pour passer un concours. En 1936, il a passé le concours de la fonction publique avec l'idée de retourner à Saragosse pour se marier. Le jour même où il a passé le concours, la guerre civile a

éclaté. Mon père n'a plus pu quitter Madrid. La guerre civile s'est terminée le 1er avril 1939 et ils se sont mariés le 16 juin. Ils ont attendu deux mois et demi avant de pouvoir se marier le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Il avait 33 ans et elle 27.

Dans le documentaire « Los Alvira : juntos hacia el Cielo », une jeune fille qui travaillait pour vos parents dit qu'elle aurait payé pour travailler dans leur maison, et l'un de vos frères a dit à un autre moment qu'il faisait si bon chez eux que tout le monde voulait y venir. Quelle était l'ambiance chez vous ?

Un esprit de famille amical et ouvert. Mes parents avaient un grand amour de la liberté. En même temps, on se sentait en sécurité et aimé à la maison. En effet, il y a des familles bien, mais rigides. Et des foyers qui

donnent beaucoup de liberté, mais peu de chaleur et d'amour. Après leur mort, on a demandé à tous les frères et sœurs : « Que pensez-vous de vos parents ? Et nous avons tous répondu la même chose, séparément : « Ils ont respecté ma liberté ». Ils ont guidé chacun d'entre nous par leur exemple et leurs paroles, mais ils ne nous ont jamais poussés à prendre telle ou telle décision.

Quand il ne convenait pas de faire quelque chose, ils vous expliquaient pourquoi vous ne deviez pas le faire, mais vous pouviez voir qu'ils vous le disaient parce qu'ils vous aimaient, et non parce qu'ils étaient en colère. Ils vivaient ce que saint Josemaria disait : « Ne réprimandez pas quand vous êtes en colère, laissez passer la colère et réprimandez ensuite ». Et si tu avais fait quelque chose de mal, ils te le disaient en privé, très calmement, et t'expliquaient pourquoi c'était mal et pourquoi ce n'était pas bon pour toi.

Vos frères et sœurs ont dit que la façon dont leurs parents se regardaient donnait envie à tous leurs enfants de les imiter. Qu'est-ce qui rendait ce regard si contagieux ?

L'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était évidente et ne cessait de croître. Je ne me souviens pas les avoir vus se disputer devant nous. Ils avaient appris de saint Josémaria - ils appartenaient tous deux à l'Opus Dei - qu'il est normal que les couples se disputent parfois, mais que l'important est qu'ils se disputent sans maltraitance, que la colère ne dure pas longtemps et qu'ils ne le fassent jamais devant leurs enfants. Je me souviens d'une fois où nous passions l'été au village et où mon père m'a demandé de l'accompagner à Madrid. J'avais 13 ans. Deux jours plus tard, ma mère est arrivée. C'est là que j'ai compris qu'ils avaient eu un moment de

tension, car j'ai assisté à la scène la plus romantique dont je me souviens. J'ai été frappée par le respect et l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Pendant des années, ils ont réservé une soirée par semaine pour sortir ensemble.

Un rendez-vous hebdomadaire ?

Oui, le mercredi je crois. Ils dînaient ensemble et allaient ensuite au théâtre, au cinéma ou se promenaient. Quand nous étions petits, ma tante restait pour s'occuper de nous. Mais en grandissant, ils sortaient moins. Mon père m'a dit un jour : « Quand nous sommes ensemble à la maison, ta mère et moi n'avons besoin de rien d'autre ».

Vous dites que leur amour grandissait. Comment cela s'est-il manifesté ?

Au fil des ans, ils avaient le même enthousiasme qu'au moment de leur mariage, mais ils s'aimaient beaucoup plus qu'à l'époque. Une de mes sœurs a fait une blague à mon père lorsqu'il était plus âgé : « Avec autant d'années de mariage, tu n'es probablement plus intéressé par maman ». Il est devenu livide et a répondu : « Je l'aime de plus en plus chaque jour. Bien plus que lorsque nous étions fiancés. »

Les enfants conservent-ils la correspondance qu'ils ont échangée ?

Mes sœurs ont retrouvé des lettres de mon père à ma mère. Je ne les ai pas lues, mais elles disent qu'elles sont extrêmement romantiques. Ma mère était moins explosive dans son amour, mais elle avait un sourire irrésistible.

Outre la liberté et l'amour, quelle autre vertu a marqué votre éducation ?

L'esprit de pauvreté. Nous n'étions ni riches ni pauvres. Mais mon père, qui aimait beaucoup l'éducation, avait l'habitude de dire que l'échec de beaucoup de familles de gens bien se doit au fait qu'elles n'ont pas éduqué dans l'esprit de pauvreté. Et tous deux savaient traduire ces idées en un tas de petits détails. Lorsque mon père partait en voyage, il nous rapportait toujours un petit quelque chose. Nous avions des cadeaux de Noël qui n'étaient pas super luxueux, mais qui étaient très beaux et, bien sûr, comme nous étions très nombreux dans la fratrie, si l'un d'entre nous grandissait et que son vêtement était presque neuf, quelqu'un d'autre le portait. On profitait de tout. S'ils voyaient que vous alliez dépenser pour quelque chose de stupide, ils disaient : « As-tu

vraiment besoin de ça ? » En revanche, quand il s'agissait d'une chose raisonnable, il y avait l'argent. Ils nous faisaient voir la valeur des choses. On dépense pour ce dont on a besoin, mais pas pour des caprices.

D'où vient cette capacité à combiner théorie et pratique ?

En fin de compte, tout est affaire de Providence, et Dieu utilise les astuces qu'il veut. Dans le cas de mes parents, trois choses ont coïncidé : tous deux avaient un bon tempérament ; tous deux ont été formés dans un environnement catholique très sérieux ; et un troisième aspect clé est que tous deux étaient éducateurs de profession et ont fait l'effort d'apprendre à éduquer. Car il y a parfois des personnes de très bonne « pâte » (bon caractère) qui n'ont pas de compétences éducatives et qui ne font pas non plus l'effort d'apprendre

à éduquer. Ils sont absorbés par leur carrière professionnelle ou leurs goûts, et ils pensent que pour éduquer, il n'est pas nécessaire d'apprendre. De même qu'il y a beaucoup de gens qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre à être un conjoint. Mes parents avaient tous deux des idées très claires et savaient les traduire dans la vie pratique.

Comment qualifier leur bon tempérament ?

Ma mère avait beaucoup de caractère, mais elle dégageait toujours la paix. Mon père, en revanche, avait un tempérament colérique. On voyait parfois que le sang lui montait à la tête. Cependant, il nous donnait une leçon parce qu'il se retenait pour ne pas taper du poing sur la table. En même temps, ils avaient tous les deux un cœur d'or.

Que voulez-vous dire quand vous dites qu'ils venaient de familles catholiques très sérieuses ?

Ils ne venaient pas de familles que l'on appelle ici en Espagne « cléricales », une expression qui a un bon et un mauvais sens. Le bon sens est celui d'une religiosité très attachée à la vie religieuse, aux moines et aux religieuses, ce qui est très bien. Le mauvais sens, c'est d'en profiter pour « vivre à l'aise ». Mais les familles de mes parents n'étaient pas comme ça, ni dans un sens ni dans l'autre. Elles n'étaient pas non plus cléricales au sens où elles parcouraient le monde en se vantant d'être catholiques. Il s'agissait simplement de familles de bons catholiques, point final.

Vous souvenez-vous de pratiques de piété particulières lorsque vous étiez enfant ?

Je me souviens que je disais le chapelet tous les jours, le soir, avant le dîner. C'était très amusant parce que ma mère s'asseyait là pendant que mon père marchait dans le couloir. Ils espéraient tous les deux que nous nous joignons à eux, mais ils ne nous ont jamais forcés à prier avec eux.

L'un des fruits visibles de la sainteté de vos parents est que tous leurs enfants se sont totalement donnés à Dieu dans l'Opus Dei. Zélie et Louis Martin, les parents de sainte Thérèse, ont également donné toutes leurs filles à Dieu en tant que religieuses cloîtrées....

Il n'y a qu'une seule explication à cette coïncidence : les voies de Dieu sont impénétrables. Le fait que nous soyons tous des numéraires de l'Opus Dei ne veut pas dire que ce soit très spécial. Dieu choisit qui il veut et quand il veut.

Pensez-vous que le don de leurs enfants a été un sacrifice pour eux ?

Ma mère a demandé à Dieu d'avoir une fille surnuméraire - dans l'Opus Dei, mais mariée - parce qu'elle voulait avoir des petits-enfants. Mon père a fait de même. Lorsque nous étions tous numéraires, j'ai vu mon père être « gaga » devant les petits-enfants des voisins. Et, à leur tour, les enfants avaient une sorte d'attrance pour mes parents. Ils sentaient que mon père les aimait.

En 1992, votre père est décédé, et votre mère est morte deux ans plus tard... Pensez-vous que votre mère a également été affectée physiquement par la mort de son mari ?

Il leur est arrivé ce qui arrive lorsqu'un couple fonctionne très bien et qu'ils vivent ensemble pendant de nombreuses années, le premier qui meurt entraîne le second. Ma mère a

en fait survécu à mon père une demi-année, car six mois après sa mort, elle a eu une attaque cérébrale qui l'a laissée très handicapée. Mais sa sérénité face à la mort de mon père était incroyable. À tout moment, elle nous a inculqué la paix. Tous deux ont su garder des rêves jusqu'à la fin de leur vie. C'était impressionnant de voir leur jeunesse d'esprit.

1- Tomás et Paquita sur une photo de fiançailles.

2- Tomás et Paquita avec Jean-Paul II, lors de la rencontre du pape avec les intellectuels en 1985. Derrière eux, à gauche, leur fils Tomás.

3- Tomás et Paquita avec leurs quatre enfants aînés.

4- Tomás et Paquita avec leurs huit enfants. Ils en ont eu un autre, décédé alors qu'il avait 5 ans.

5- Tomás et Paquita fêtant leurs noces d'or.

6- Le couple Alvira Domínguez entouré de leurs enfants, tous numéraires de l'Opus Dei.

Une rencontre qui a tout changé

Tomás Alvira fut le premier surnuméraire de l'Opus Dei. « Mon père avait la même histoire d'amour avec l'Opus Dei qu'avec ma mère », explique Rafael Alvira. Après la guerre civile, un ami l'a présenté à saint Josémaría dans une pension de la rue Menéndez Pelayo, à Madrid. En sortant, saint Josémaría lui a expliqué ce qu'était l'Opus Dei et Tomás lui a dit : « C'est mon truc. Si tu m'admets, je m'y joindrai. Le problème, c'est que je suis fiancé à Paquita depuis dix ans. Le saint lui répondit : « Tu seras membre de l'Œuvre, mais marié, car dans l'Œuvre il peut y avoir des personnes mariées et des célibataires ». En

1947, saint Josémaria a vu la formule canonique permettant aux personnes mariées d'entrer dans l'Opus Dei. Dix ans s'étaient écoulés depuis cette première rencontre. « Mon père disait que personne n'avait attendu aussi longtemps que lui pour devenir membre de l'Opus Dei », explique Rafael. « Mais il s'est considéré comme membre de l'Œuvre dès qu'il a rencontré saint Josémaria et, dès lors, il a vécu l'esprit et les coutumes de l'Œuvre. Cela signifiait, dans son cas, être un bon mari, un bon père, un bon professeur et bien vivre le projet de vie au quotidien : le chapelet, la messe, la prière... »

Par Isabel Molina Estrada /
Photographie Dani García

opusdei.org/fr-lu/article/la-saintete-deux-par-deux-la-vie-de-tomas-alvira-et-paquita-dominguez/ (14 avr. 2025)